

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 38

Artikel: Dou fo novi : (patois de la Gruyère)
Autor: Tobi di J'Elyudzo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213313>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

d'avis de l'allorbe publie le pittoresque croquis que voici. Comme c'est bien ça !

« C'est la saison des pruneaux, des gros pruneaux juteux, sucrés, dans lesquels on mord avec délices. Et puis, c'est le Jeûne. Alors, quand le Jeûne et les pruneaux sont là, aucune force au monde ne peut retenir les Vaudois de faire des gâteaux aux pruneaux. C'est la tradition. Et on y tient, nom de sort !

Ce n'est pas pour faire « fregatze » ; c'est pour employer les pruneaux... D'ailleurs, le plus souvent, le gâteau est l'élément principal, unique d'un repas. Avec une tasse de café ou de chocolat, il constitue le souper, et même le diner. E puis, rave pour ceux qui ne sont pas contents !

A Vallorbe, on le réussit au tout fin. Et vous savez comment on le fait. D'abord, on prend les fruits pour leur enlever les noyaux. Ce sont les enfants que l'on charge de ce travail. Ils se mettent autour du panier, plongent les mains dans la masse tendre et tiède, ouvrent les pruneaux d'un coup habile et en jettent une moitié dans un plat : l'autre moitié, ils... l'avalent, comme de juste. Les enfants aiment à être payés comptant des services qu'ils rendent ; et si le grenadier Flambeau, lui, consentait à se battre pour la gloire et les prunes, eux veulent travailler d'abord pour les prunes, quant à la gloire... Aussi, mettent-ils quelquefois les deux moitiés dans la bouche. Mais la maman gronde : « Tâchez-voir d'en laisser quelques-uns, petits goulus que vous êtes ! »

Les petits goulus se remettent à l'œuvre. Quand ils ont épuisé le panier, ils ont les mains poisseuses. « Ça colle », disent-ils. Et comme cette colle-là est sucrée, ils la lèchent.

Pendant ce temps, on fait la pâte, on l'étend sur la grande plaque... et sur deux ou trois petites. Puis on arrange les fruits un à un jusqu'à ce que le gâteau soit couvert. On « ça » porte alors au boulanger. C'est la maman ou la grande sœur qui va, puis qui retourne chercher la tarte. Dans la rue, quand elle passe, comme on sent bon ! Et les gens sourient. Ils sont heureux de voir ce beau gâteau, cette pâte dorée, ces fruits qui pleurent lentement leur jus. Ils font un petit signe amical à la porteuse.

— Qu'allez-vous faire de tout ça ?

— Ce qu'on va en faire ? Eh ! mon té !...

L'arrivée du gâteau a embaumé la cuisine. On met fiévreusement la table ; on s'assied. La maman coupe de puissantes tranches, les place sur les assiettes. Alors on savoure cette incomparable chose qu'est le gâteau aux pruneaux. On réclame une seconde portion, puis une troisième, puis encore un « tout petit bout comme ça ». Et, quand c'est fini, on pousse un soupir, et on se lève de table, lentement, très lentement.

On voudrait recommencer le lendemain, déjà, ...mais il y a ce diantre de sucre !

Beaux-Arts. — Demain, dimanche, s'ouvrira, au bâtiment Arlaud, à Lausanne, l'exposition annuelle de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses. Cette exposition périodique, qui groupe des talents très divers et, pour la plupart, très indépendants, attire, par cela même, toujours de nombreux visiteurs. Elle sera clôturée le 7 octobre.

L'Arbalète. — « On jeûne ! » c'est à ce thème que le dernier numéro de l'« Arbalète » est consacré. Sujet d'actualité s'il en fût. Si le Jeûne fédéral n'est plus, depuis longtemps, un jour de privations, nous commençons à connaître un autre jeûne... Cette réalité amère, les rédacteurs et caricaturistes de l'« Arbalète », — Clément, Hayward, Grin, Goerg, etc., — l'accueillent avec la gaieté, essentiellement communicative, qui leur est coutumière. Ils en ont fait de la prose, des vers et d'amusants dessins. L'« Arbalète » est en vente dans tous les kiosques et dépôts de journaux.

Des cartes sucre et riz, s. v. p. — L'office cantonal de ravitaillement, à Lausanne, a reçu d'une municipalité la demande que voici :

« Auriez-vous l'obligeance de nous expédier de suite quelques cartes sucre et riz pour allants et

venants, soit Allemands, étrangers et nouveaux-nés. »

Ces Allemands qui semblent n'être pas des étrangers et ces nouveaux-nés qui se fauillent parmi les allants et venants et réclament déjà du sucre et du riz !

Etrange, en vérité.

DOU FO NOVI

(Palois de la Gruyère).

LYÖDINA dè-j'ignon è Fanchon dou pan koué ch'èthan pa rëyuchè du l'y avi grantin. Lyödina, apri avi barjakà ou'n' ourèta avi Fanchon, ly fà :

— Chin ke lè dzin puyon invintà ! Moujädè-yè ! m'avan de ke vo j'avà perdu la titha !

— Vo vèdè kemìn on chè pou fyà i novi, ly rëbrekè Fanchon : à mè, m'an ari de ke vo j'avà retròvâ la vouthra !

TOBI DI J'ÉLYUDZO.

MINET PHILOSOPHE

L vaut mieux être un chat qu'un homme, car le chat passe son temps à se promener, dormir et manger, tandis que l'homme use ses jours et ses forces à des travaux pénibles et inutiles.

Il y a parfois de profondes divergences qui me séparent de l'homme : ainsi, quand il est au comble de ses aises sur un meuble, moi, c'est souvent dessous que je le suis.

D'en haut l'homme paraît plus petit, d'en bas, il paraît plus grand ; moi seul suis toujours égal à moi-même.

La plus grande différence entre moi et l'homme, c'est que je suis occupé quand il dort, tandis que je dors quand il est occupé.

Ces hommes n'ont aucune communauté de sentiments. L'un m'appelle et l'autre me chasse pour un même débris de viande que je sollicite. Celui qui me le donne aujourd'hui, me le refusera demain. Nous chats, nous manifestons plus d'esprit de suite.

Il y a des gens qui vont sur l'eau, d'autres dans les airs. Quant à moi, je ne suis pas si ambitieux, la terre me suffit, et d'ailleurs je la trouve plus solide.

Mon *sur-sum corda*, à moi, c'est : sur les murs et sur les toits.

Impression d'art : Oh ! la splendeur et la magie d'un coucher de lune sur une forêt de cheminées, quand surtout elle disparaît dans l'une d'entre elles, sans faire de fumée !

Chez nous, les vertus familiales sont peu cultivées ; on s'oublie bien vite et puis l'on se bat. S'arracher du poil, c'est d'ailleurs une façon à nous de rompre avec le passé.

Il y a plusieurs choses qui sont au-dessus de mon intelligence, par exemple, ma descendance du côté paternel.

La rue est pleine d'animaux brynants et mal-faisants. Il y en a dont les pieds tournent et qui, le soir, ont des yeux luisants ; ils vont vite, font beaucoup de bruit et sentent très mauvais. Ils emportent l'homme dans des lieux inconnus, pour le dévorer.

Réflexion amoureuse : J'aime cette chatte pour la parfaite obliquité de son regard et le port altier de sa queue.

Un jour, on me mit dans une cage et on me transporta dans un lieu où il y avait d'autres cages avec des chats dedans. Et beaucoup de gens passaient et repassaient pour nous voir. Vraiment, nous ne prendrions pas tant de peine à contempler ainsi les hommes !

Conseils d'une mère à son fils : Mon enfant, quand tu vas dehors, suis plutôt le bas des murs, lentement, l'arrêtant et regardant parfois en arrière, mais toujours traverse la rue en courant. Si un chien aboie contre toi, n'aie pas peur de tout ce vain bruit, mais fais-lui face, élève et arrondis ton dos, puis, dans les moments de répit, subrepticement rapproche-toi d'un arbre et d'un bond, saute et grimpe-s'y. Quand tu seras en haut, ne t'occupe plus du vilain.

EMMANUEL MORAZ.

Spectacle de la « Muse » — Notre excellente société d'art dramatique donnera son prochain spectacle au Grand Théâtre, vendredi 28 septembre, à 8 h. 15 du soir. Elle a monté une œuvre populaire et de grande envergure : « *L'Assommoir* », drame réaliste à grand spectacle en 5 actes et 9 tableaux d'après le célèbre roman d'Emile Zola. Les scènes comiques y alternent avec les situations les plus dramatiques.

La Muse ne pouvait choisir un ouvrage qui soit plus d'actualité. Il n'a pas été écrit de réquisitoire plus violent contre l'alcoolisme.

Les bals. — Extrait d'un rapport présenté au Synode de l'Eglise nationale :

« Les autorités communales font respecter l'article 32 de la loi qui interdit l'organisation d'un bal sans leur autorisation. On cite une ou deux exceptions dans trois arrondissements. Dans une paroisse, paraît-il, l'on danse en tout temps à l'auberge, sans autorisation, jusqu'à 10 1/2 h. Un rapport signale une commune qui n'apporte que cette simple restriction à la durée du bal : « Il faudra seulement clôturer le bal assez tôt pour que tout le monde soit rentré pour gouverner. »

Le Conteur vaudois n'empicrera pas sur les attributions du Synode ; mais il lui semble que le cas de cette commune où l'on ne valse que jusqu'à l'heure de « gouverner » le bétail est trop joli pour encourir les sévérités de la loi.

SI ÇA SE DÉCROCHE !...

Nous sommes au funiculaire Lausanne-Signal. Une joyeuse société entre en voiture : une dame, une jeune fille, deux messieurs, puis deux internés.

Gaston, à sa femme : Mais entre donc ma bonne amie ; tu es ridicule.

Madame : Je l'assure, Gaston, que j'ai une peur énorme d'entrer dans cette voiture. Pense donc, si ça allait se décrocher, qu'elle marmelade !

Un interné : La crainte de madame n'est pas sans fondement. On voit très souvent les corsets des dames décrochés, sans que la dame s'en aperçoive. Cela donne à réfléchir.

La demoiselle : Voyons, Madame, du courage, on ne meurt en somme qu'une fois. Et ce serait si vite fait.

Madame : C'est cela ! Et ma vieille mère donc, croyez-vous que cela lui ferait si plaisir que ça de me voir rentrer en marmelade ?

Gaston : Mais, je t'en prie, ma chère amie, calme-toi donc et entre. Vrai, ça devient ridicule ; tu prends tout au tragique.

(Madame entre.)

Tous : A la bonne heure !

Un monsieur : Voilà le coup de sifflet, on part ! Si le crochet ne manque pas, nous ne risquons rien. (Une secousse, le train part.)

Madame : Ah ! mon Dieu, cette secousse !

Un interné : Ce n'est rien, Madame, c'est un des crochets qui a manqué. Mais il en reste un autre qui tient bon. Tout va bien.

(Dans le tunnel.)